

LE BERGER QUI FAIT RIRE LA FILLE DU ROI

G. Massignon - Contes Corses

Une fois, il y avait un père qui avait trois fils. Quand il est mort, il leur a laissé, à l'aîné un cheval, au cadet le bât, au dernier, la selle.

Les trois fils sont restés avec leur mère.

Un jour, on a entendu dire dans le pays qu'un roi avait une fille qui n'avait jamais ri... Le roi promettait une récompense à qui arriverait à la faire rire.

Le plus grand dit à sa mère :

— Je veux y aller, pour essayer de faire rire la fille du roi.

Il vend son cheval pour avoir de quoi se rendre là-bas. En route, il rencontre une petite vieille ; elle lui demande :

— Où vas-tu comme ça ?

Le jeune garçon répond brutalement ;

— Eh ! qu'est-ce que ça te regarde ?

Il s'est montré impoli envers la vieille femme.

Elle lui répond :

— Eh bien ! comme tu es allé, tu reviendras ! (c'est-à-dire, les mains vides).

Le jeune garçon est bientôt arrivé devant le château du roi. Il se présente à la porte, mais il a beau faire, on refuse de le recevoir.

Tristement, il retourne chez lui, sans avoir rien gagné ; et il n'avait même plus le cheval.

Bientôt, son frère cadet dit à son tour :

— Maman, je veux y aller aussi, pour tenter ma chance.

Il vend le bât, pour avoir le moyen de voyager. Et il marche, marche, marche, et trouve une petite vieille.

Comme son frère aîné, il se montre impoli ; et elle lui prédit le même sort.

En effet, quand il parvient aux portes du château, on refuse de le laisser entrer.

Quand il revient chez lui, il n'avait rien à lui, pas même le bât.

Le troisième fils, qui était un petit berger, à son tour, veut partir.

— Mon enfant ! dit la mère. Tes deux frères y ont été, et n'ont pas réussi. Et toi aussi, tu veux y aller ?

— Maman, je veux essayer de faire rire la fille du roi.

Le jeune garçon vend la selle, pour avoir de quoi faire le voyage, et le voilà en route. Il rencontre, lui aussi, la petite vieille.

— Et où vas-tu comme ça, mon petit ?

— O zia ! je pars pour aller voir la fille du roi, qui n'a jamais ri ! Je veux tâcher de la faire rire...

Il répond poliment à la vieille femme, et lui explique le but de son voyage. Elle lui dit alors :

— Toi, tu es un garçon poli. Je vais t'expliquer ce que tu dois faire. Prends cette *campanella* (clochette) d'or, et rends-toi avec elle chez la fille du roi.

Le jeune garçon accepte la *campanella* offerte par la petite vieille, et va son chemin. La nuit, il loge dans une auberge. Au souper, la femme de l'aubergiste

voit la clochette d'or auprès du jeune homme. La nuit, elle se lève et elle dit à son mari :

— Regarde la jolie clochette d'or qu'il a ! Il faut la lui prendre pendant qu'il dort.

Le mari répond :

— Non ! C'est à lui. Nous n'avons pas le droit de la lui voler,

La femme insiste :

— On n'a jamais vu une cloche d'or comme celle-là ! il faut la lui prendre.

Elle va pour la prendre... et sa main reste attachée à la cloche ! Elle recule... mais pas moyen de s'en détacher.

Voyant cela, son mari se lève à son tour, et essaie de la détacher. Mais il ne réussit pas ; bien plus : il reste attaché après elle !

Le berger se réveille alors ; comprenant ce qui s'était passé, il leur dit :

— Ah ! vous avez voulu me voler ! c'est pourquoi vous êtes là tous les deux, attachés à la clochette !

La femme, à peine habillée (elle venait de sortir de son lit) le supplie de l'en détacher. Le berger refuse :

— Vous êtes punie ! lui dit-il. Tans pis pour vous.

Le berger part, quittant l'auberge avec sa clochette d'or, et les deux époux accrochés l'un à l'autre, à la suite de la clochette !

Ils étaient à peine couverts, car ils sortaient du lit, et devaient marcher à la suite du berger, qui continuait sa route vers le château du roi, sans se soucier de leur avis !

Voilà qu'avec ce curieux cortège, le berger fait la rencontre d'un maçon. Il lui dit :

— Essaie donc de couvrir avec du plâtre cette bonne femme qui s'est levée la nuit pour me voler ma clochette, et y est restée accrochée.

Le maçon, surpris de voir l'aubergiste à peine couverte, arrive avec sa truelle à la main, pour essayer de la couvrir avec du plâtre... mais il reste, à son tour, accroché au mari !

Le berger marche encore, avec son cortège, augmenté du maçon, et rencontre un menuisier.

— Essaie donc de raboter avec ton rabot cet homme couvert de poils qui s'est levé cette nuit pour tâcher, avec sa femme, de voler ma clochette !

Le menuisier accourt avec son rabot, mais il essaie en vain de s'en servir, et reste accroché derrière le maçon.

Le berger continue sa marche, avec sa clochette d'or à laquelle se tenaient accrochés malgré eux : l'aubergiste, son mari, le maçon et le menuisier. Avec son cortège, il arrive devant le château du roi. La fille du roi était en ce moment-là à sa fenêtre. Du plus loin qu'elle les a vus venir, ainsi agrippés les uns aux autres, et tous à la suite de la clochette d'or, elle s'est mise à rire comme personne n'a jamais ri !

Alors, le berger n'avait pas besoin de chercher plus loin. Il avait gagné, grâce aux conseils de la petite vieille !

Conté en mars 1959 par M. Etienne Ussai, 90 ans, originaire de Porto Sole, dans la province de Sassari en Sardaigne, installé comme marchand de bois à

Bastia depuis 50 ans ; le conte a été enregistré en dialecte bastiais ; ceci est un résumé en français fait par son ami, M. Santini.